

LE JOUR, 1954
13 Avril 1954

LA GRANDE PITIE DE LA ROUTE ET DU BATIMENT

Ce beau dimanche des Rameaux, nous sommes allés voir la verte Békaa dans sa gloire ; mais, aussi, les route défoncées et le vaste marécage en son centre que quelques drains assainiraient.

Une fois de plus nous nous demandions pourquoi l'Etat libanais est ainsi endormi lorsque l'effort des particuliers est si grand dans une nature si accueillante. L'Etat est-il anémié et abattu par la fièvre quarte ? Quel paludisme le mine ? On ne voit de travail sérieux nulle part.

Il est vrai que c'était dimanche ; mais, sur les routes, un chantier volant se révèle quand même ; et la pelle et la pioche au repos montrent, comme la pierre concassée et le tonneau d'asphalte, la présence du cantonnier.

Y a-t-il des travaux publics au Liban et où sont-ils ?

Ce qui, le long de la route nationale afflige autant, c'est le désastre de l'architecture (ou de l'absence d'architecture) suburbaine. Par suburbain, à vrai dire, on peut entendre ce pays tout entier. Que sont en effet quarante ou cinquante kilomètres en profondeur ?

Ce n'est pas Beyrouth seulement qui a poussé en dépit du bon sens et comme au hasard, enlaidissant un des plus beaux sites du monde ; ce sont nos stations de villégiature où des immeubles sans grâce, construits depuis deux, trois, ou quatre ans seulement, sont déjà délabrés et lépreux et paraissent vieux de cinquante ans.

L'anarchie du bâtiment reste chez nous quelque chose d'in vraisemblable. Pour s'en persuader il suffit de traverser un gros village comme Bhamdoun qui, l'été, est un centre grouillant. On cite Bhamdoun, à titre d'exemple, parce que des localités qui bordent immédiatement la route de Damas, Bhamdoun est devenue la plus considérable. Là, de l'entrée à la sortie, sur près de deux kilomètres, le désordre du bâtiment (comme l'état de la route) est inimaginable.

D'autre part, il y a quelques mois nous attirions l'attention sur le carrefour de Hazmié, aux portes de Beyrouth qui, autour des « tombeaux des pachas » littéralement profanés, montre d'affreuses excroissances et proliférations de béton. Cela saute aux yeux de chacun, mais on dirait qu'on parle à des sourds. personne ne s'émeut, personne n'agit et, comme pour la voirie, tout est à l'abandon. Les plus hautes autorités de la République ne passent-elles donc jamais par là ?

Pourtant ce dimanche d'Avril était si beau et si doux qu'il pouvait faire oublier toute laideur par l'effet d'un transport de l'âme.

Les champs cultivés, aux couleurs et aux nuances de rêve, et même les jachères parsemées d'herbes odorantes et de tulipes sauvages, annonçaient l'abondance et le bonheur.

Les cerisiers de la plaine sont en fleurs. Les vignobles se refont dans des conditions magnifiques. Le pommier, sur le haut plateau comme dans la montagne, au prix de travaux de Romains, conquiert d'immenses espaces. Les machines agricoles se multiplient et l'activité du citoyen est visible et émouvante partout.

Seul l'Etat est absent. Il ne pense ni à la route ni au site ; encore moins à l'agriculteur mal défendu par de prétendus accords qui sont des capitulations.